

Publié dans *Septentrion* 2016/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Engagement et expérimentation littéraire : Astrid Roemer

L'écrivaine surinamo-néerlandaise Astrid (Heligonda) Roemer (* 1947) a récemment reçu le prestigieux prix néerlandais P.C. Hooft, consacré, cette année, à la littérature en prose. C'était la première fois qu'un auteur originaire des Caraïbes était couronné. Qui plus est, la première fois qu'était récompensée une œuvre en prose donnant libre cours à une expérimentation radicale. Plus qu'au travail de ses collègues néerlandais, l'œuvre d'Astrid Roemer fait penser à des auteurs postcoloniaux tel Salman Rushdie. Comme lui, Roemer décrit un kaléidoscope de sentiments, de rêves et de symboles, de fantasmes et de souvenirs, de sons, d'odeurs et d'images. Ses derniers ouvrages offrent un tourbillon d'histoires familiales, de personnages qui disparaissent et réapparaissent, qui font la navette entre leur pays d'origine et celui du colonisateur, un mélange bigarré de racines ethniques et d'événements importants qui sont, au départ, enveloppés de mystère. Au début de sa carrière littéraire, Roemer a écrit des nouvelles décrivant, de manière réaliste, la vie quotidienne au Surinam, et aussi un roman sur les migrants dont le titre en dit long, *Neem mij terug, Suriname* (Reprends-moi, Surinam, 1974). Ensuite, elle a publié une série de recueils de poésie, des articles de journaux, plus de dix pièces de théâtre et quelques pièces radiophoniques. Mais ce sont ses romans qui ont eu le plus de succès: *Nergens ergens* (Nulle part quelque part, une version actualisée et améliorée de *Neem mij terug, Suriname*), l'ouvrage féministe *Over de gekte van een vrouw* (Sur la folie d'une femme, 1982) et *Levenslang gedicht* (Poème de toute une vie, 1987) constituent la première trilogie de Roemer. Sa deuxième trilogie: *Gewaagd leven* (Vie risquée), *Lijken op liefde* (Ressembler à l'amour) et *Was getekend* (C'était écrit) a paru entre 1996 et 1998. L'ensemble est

un gros volume de mille pages sur la décolonisation du Surinam; dans chacun des romans, le personnage principal jette un regard sur sa vie passée. Il s'agit chaque fois d'un solitaire, qui figure comme personnage secondaire dans les deux autres romans.

Dans sa motivation, le jury du prix P.C. Hooft observe qu'il y a, chez Roemer, à la fois engagement politique et expérimentation littéraire et que ses romans «sont, en même temps, des interventions pénétrantes et pertinentes dans le débat public et des représentations littéraires complexes de l'histoire du Surinam». Complexes, en effet, car la prose de Roemer n'est pas toujours facile à lire - mais, finalement, le lecteur est largement récompensé de ses efforts - et l'auteur n'a pas non plus un regard simple et univoque sur la situation politique du Surinam postcolonial.

Dans le recueil d'essais touristiques *Suriname, een gids voor vrienden* (Surinam, un guide pour les amis, 1997), écrit en collaboration avec Gerlof Leistra, Roemer s'explique: «Avec les meurtres de décembre¹, la limite de la vengeance avait été atteinte. Les morts devenaient des martyrs. Les survivants étaient suspectés de meurtre. Et les meurtriers devenaient les boucs émissaires de toute la tragédie surinamienne. Après les meurtres de décembre, dans la vie quotidienne, on se sentait accablé d'un sentiment d'impuissance». Après avoir suivi une formation d'institutrice au Surinam, Roemer a séjourné un certain temps aux Pays-Bas à partir de 1966. En 1970, elle a fait ses débuts de poétesse, dans son pays natal, sous le pseudonyme de Zamani et, quatre ans plus tard, elle écrivait son premier roman, *Neem mij terug, Suriname*. En 1975, elle est revenue aux Pays-Bas, où son œuvre unique, opiniâtre allait ouvrir le monde des lettres néerlandaises à la littérature postcoloniale. De 2006 à 2009, Roemer a résidé à nouveau au Surinam, et ensuite notamment à Edimbourg et à Gand. Ne disait-elle pas déjà, au début des années 1980: «Je suis mariée avec le Surinam, les Pays-Bas sont mon amant, avec l'Afrique j'ai une relation homosexuelle



Astrid Roemer
photo F. Claus.

et avec tout autre pays j'ai plutôt des aventures». En 1993, dans la postface de son recueil *Niets wat pijn doet* (Rien de ce qui fait mal), Roemer révèle sa manière d'écrire, et, dans *Zolang ik leef ben ik niet dood* (Tant que je vis, je ne suis pas morte, 2004), ce roman méditatif et autobiographique, situé essentiellement dans la deuxième moitié des années 1990, elle parle de son travail et de ses inspirateurs. Le premier chef-d'œuvre de Roemer était *Over de gekte van een vrouw*. C'est l'histoire de Noenka, qui doit lutter, au Surinam, pour avoir une existence propre. Elle contracte un mauvais mariage, qu'elle regrette aussitôt. L'école chrétienne où elle est institutrice n'accepte pas son mode de vie, ce qui l'oblige à quitter Paramaribo pour la campagne. Noenka sauve finalement la mise: elle va cultiver des orchidées et opte pour l'amour des femmes. Ce récit est construit sur une base fragmentaire et écrit dans une grande diversité de styles. De plus, sa trame est une jolie symbolique - très importante dans l'œuvre de Roemer - où le serpent et l'orchidée représentent respectivement les rôles de l'homme et de la femme. Ce style exubérant - une prose sensuelle qui fait souvent penser à de la poésie - est encore plus présent dans *Levenslang gedicht*. Ici aussi, Roemer abandonne la construction chronologique et, grâce

à des répétitions et à des variations, donne quasiment à son roman la structure d'une composition musicale. Les deux procédés culminent dans le magnum opus de 1996-1998, cité plus haut.

À la fin de 2015, un documentaire consacré à Roemer, *De wereld heeft gezicht verloren* (Le monde a perdu la face), a connu une grande première. L'écrivaine a été interviewée et couverte d'éloges et une exposition a été organisée, à laquelle a participé notamment le peintre Marlene Dumas². Puis ce fut l'annonce du Prix P.C. Hooft.

August Hans den Boef
(Tr. M. Goche)

- 1 Terme qui désigne le martyre et l'assassinat, les 8 et 9 décembre 1982, de quinze opposants au régime militaire de Desi Bouterse.
- 2 Voir *Septentrion*, XLIII, n° 3, 2014, pp. 85-88.